

# 1

## **En avant, marche !**

23 mars 2014. Vais-je être réélu? Les sondages prédisent ma victoire et mes amis Gérard Larcher, sénateur-maire de Rambouillet et Pierre Bédier, président du conseil général des Yvelines, aussi. Lorsque je me promène dans les rues de Coignières le dimanche avec mon épouse, les habitants m'encouragent. Une poignée de mains par ici, un mot gentil par là. Tous s'attendent à me voir renquiller pour un sixième mandat. Quelle marque de confiance! J'ai fêté mes soixante-quatorze ans il y a dix-huit jours et je n'ai jamais été aussi populaire.

Parce que les Coigniériens m'aiment bien et me le font sentir en dehors de tout clivage. Et cela, bien que la sensibilité de gauche l'emporte largement sur celle de droite. En ce qui me concerne, j'ai des amis et connaissances dans chaque camp. Ma qualité, je crois, est de rassembler au-delà des divisions et de ne jamais avoir marqué mon engagement municipal aux couleurs d'un parti. Depuis sa création en 1977, Coignières Démocratie est une liste apolitique. Cela n'a pas changé lorsque j'en ai pris les rênes il y a bientôt vingt-huit ans. Même si tout le monde connaît mes convictions gaullistes et bonapartistes! Alors, oui, je suis confiant. Élu depuis

1983, maire depuis 1986, je me suis représenté en 1989, 1995, 2001, 2004, 2008, soit à toutes les élections qui ont suivi depuis mon premier mandat, et le score le plus faible que j'aie réalisé est de 61,05 %. Mon maximum étant de 100 % en 1995, une situation un peu particulière puisque je n'avais pas de liste en face de moi...

Mais je bénéficie aussi de ce qu'on appelle la prime au sortant. Les statisticiens estiment en effet qu'un maire qui se représente, s'il n'a pas commis d'erreurs ou s'il ne s'est pas fait remarquer, a un avantage de 5 %. Quand on voit tout ce qui a été développé au cours de ce dernier mandat, je pense que j'ai une bonne longueur d'avance. Plus que cela, même, car en toute modestie, mon bilan est exceptionnel et j'en suis le premier heureux. Jamais, depuis 1986 que je suis aux commandes, je n'ai réussi à faire autant. Sans compter que je suis même parvenu à baisser les impôts de 10 % et le coût de tous les services à la population cette année. Si on ajoute que mon adversaire est au PS et qu'on connaît la situation actuelle, molle et flottante, de la gauche en France, il serait étonnant que je sois battu. Mais il ne faut jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, règle d'or en politique comme dans la vie, et je vais donc attendre tranquillement la fin de la journée dans mon bureau, assis dans mon vieux fauteuil en cuir, à travailler sur des sujets en carence entre deux bouffées de Cohiba, ma marque préférée de cigares.

De ma fenêtre, au-dessus du balcon, je vois le clocher de l'église Saint-Germain-d'Auxerre, construite au XIV<sup>e</sup> siècle, et le petit cimetière piqué de marbres et de fleurs à ses pieds. Derrière, j'aperçois les contours de Coignières, huit cents hectares pour quatre mille cinq cents habitants, ainsi que les enseignes commerciales de la zone économique étendant leur offre d'emplois de

part et d'autre de la RN10 entre Paris et Chartres. La lutte contre le chômage est une priorité à mes yeux, moteur de vie et de croissance. Depuis toujours, c'est le développement de l'activité qui me mobilise. Il y a encore quelques années, Coignièrès était l'une des zones économiques parmi les plus pauvres de France. Aujourd'hui, avec un potentiel financier moyen de 2683 euros par habitant, elle est devenue la commune des Yvelines la plus riche après Vélizy-Villacoublay, un véritable pôle créateur d'emplois dans la région. Une gageure en ces temps de crise, dont je ne suis pas peu fier.

À l'opposé de l'hypermarché Auchan et des espaces de vente Hygièna ou Renault Trucks, en suivant la rue qui sillonne juste derrière le Buffalo Grill, il y a le centre historique, tout en vieilles pierres meulières et, un peu plus loin encore, la zone pavillonnaire dite « Résidence Le Village ». C'est là que j'habite aujourd'hui, seul avec ma femme depuis que nos trois enfants se sont envolés du nid. Lorsque je sors de chez moi au volant de ma Peugeot 508 blanche bien connue des Coigniériens, je tourne trois fois à gauche, jusqu'à venir me garer en épi sur la place Saint-Germain-d'Auxerre, bordée par l'ancienne et la nouvelle mairie, ainsi que par l'église du XIII<sup>e</sup> siècle qui porte le même nom. Pendant tout le trajet, je ne me lasse pas d'admirer le paysage vert et calme qui s'ouvre à l'ouest sur les cent vingt hectares de culture et les trois cents hectares de bois de la propriété Dassault, les maisons fleuries de roses trémières rouges ou blanches et le centre ancien qui n'a pas changé depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, avec en fond sonore l'un des cent cinquante morceaux de musique classique que m'a enregistrés mon voisin et ancien adjoint Patrick Lotodé l'année dernière. J'écoute souvent le *Concerto n° 5 « L'Empereur »* ou la *Neuvième symphonie*

de Beethoven, tandis que je pense aux dossiers qui m'attendent au premier étage de l'aile droite de la nouvelle mairie.

Nous l'avons inaugurée cet été en grande pompe, après trois ans de réflexion et de travail main dans la main avec notre architecte. Il faut dire que l'ancien bâtiment, qui abritait depuis 1880 la mairie et l'école du village, était devenu trop petit pour les cent vingt-cinq employés qui œuvrent chaque jour au bien-être de Coignières. À cette époque, je pensais que ce serait l'une de mes dernières réalisations en tant que maire. Parce que, je l'avoue, je n'avais au départ aucune envie de me représenter.

Vingt-huit ans que je dirige la ville. Ça use. La politique est une maîtresse capricieuse et infidèle qui finit par avoir raison de vos convictions. Lors de mon dernier mandat en 2008, je m'étais donc organisé pour passer le relais à mi-chemin et ne pas avoir à repartir au front. C'est la meilleure stratégie pour laisser le temps à son successeur de faire ses preuves aux yeux des électeurs. J'avais prévu de confier cette tâche à ma première adjointe, Josyane Gorgibus. Je travaille avec elle depuis 1977 et je l'estime beaucoup. C'est moi qui l'ai fait entrer au conseil municipal en 1983, nommée adjointe lorsque j'ai été élu maire en 1986, puis première adjointe lorsque ma précédente collaboratrice, Marie-France Hascoet, est partie en 2001. J'étais par ailleurs à la fois candidat aux municipales et au conseil général dont j'étais vice-président, et, comme à cette époque ma victoire dans les deux élections ne faisait aucun doute, je pensais pouvoir me retirer en douceur juste après. Mais rien ne se passe jamais comme on le prévoit en politique et, devant la tâche, Josyane Gorgibus a préféré renoncer. Si je n'ai pas compris

ses véritables motivations puisqu'elle avait le savoir, l'expérience et les compétences pour me succéder, j'ai été bien obligé d'accepter. Et comme je suis un bon soldat, à la demande de Gérard Larcher, je suis monté au feu. Le devoir avant tout ! Même si ce n'est pas sans risque. Je m'en voudrais toute ma vie de sortir par la petite porte... Mais voilà ! À partir du moment où l'intérêt de la famille politique que je représente est en danger, je vais au combat. Sans état d'âme, je suis ainsi fait. Même si j'étais moribond, à ramper par terre, et même avec mes jambes folles maintenant soutenues par une canne, je défendrais mes valeurs gaullistes jusqu'au dernier souffle. Reste à savoir si j'aurai gain de cause. Reste à savoir si ce bureau aux murs éclairés par le dernier rayon de soleil du printemps sera encore mien demain. Il est 17 heures et, dans trois heures, je saurai.

Hier soir, nous avons fait le bilan de mandat, avec mon équipe. Nous avons ouvert la séance à 21 heures et fini à 3 heures du matin. Mes adjoints ont l'habitude. Depuis mon premier conseil municipal, c'est comme ça. Autour de la grande table ronde de la Salle des mariages, sous les portraits des sept présidents qui ont jalonné la V<sup>e</sup> République, nous avons finalisé notre bilan et peaufiné notre programme 2014-2020. Puis je suis rentré chez moi, et j'ai à nouveau minutieusement tout vérifié et mis en perspective jusque vers 7 heures du matin. Avant de me coucher. Longtemps je n'ai dormi qu'une paire d'heures, hyperactif, passionné, fourmillant de projets. Mais en vieillissant, j'ai maintenant besoin de reposer la machine quatre ou cinq heures. Sauf quand j'ai des réunions municipales en matinée ou lorsque je dois me rendre en préfecture. Et à mon réveil, vers midi ce matin, j'étais prêt. Calme et

confiant pour vivre cette soirée électorale et accueillir les résultats.

Comme tous les jours, j'ai choisi une chemise claire et l'une de mes dizaines de cravates piquées d'aiglons, puis j'ai enfilé mon pantalon de costume, mes éternelles bretelles grises à motifs cachemire vert bouteille et ma veste bleu marine avec, sur le revers, l'insigne rouge du grade d'officier de la Légion d'honneur, le bleu du grade d'officier du Mérite national ainsi que l'aiglon qui représente l'association du Souvenir napoléonien, dont je fais partie depuis 2002. Et j'ai roulé tranquillement jusqu'à la mairie.

Un pied après l'autre, prudents, un peu lents mais toujours déterminés à avancer, mes pas ont franchi la grille ouverte, foulé le jardinet planté d'arbres centenaires que nous avons réussi à préserver malgré la construction de la nouvelle aile de la mairie, poussé la porte transparente du hall vitré, longé les murs rouges du bureau d'accueil, franchi une seconde porte avec un digicode puis grimpé dans l'ascenseur. Au premier étage, j'ai salué un à un mes collaborateurs en charge de l'administratif dans leurs bureaux ouverts sur le côté droit du couloir, puis Nathalie Carluier, ma discrète et efficace secrétaire depuis plus de dix ans, avant d'arriver au seuil de mon bureau. Ma porte est toujours verrouillée et mon porte-clés, orné d'un portrait de Bonaparte que l'une de mes employées m'a rapporté d'Aix ainsi que d'une statuette en métal représentant un aiglon, ne me quitte jamais. J'ai envie de croire qu'il attire la chance.

Parce que je suis un chanceux, oui. Si je résumais ma vie en une phrase, je dirais que j'ai eu une chance fabuleuse dans tous les domaines. J'ai vu passer de nombreux trains mais j'ai toujours su choisir les bons et

laisser siffler ceux qui n'en valaient pas la peine. Toujours eu un instinct solide et formidable. Et ceci grâce à une seule et unique vertu, ancrée en moi depuis l'enfance : la passion de l'action.





## 2

### **Têtu comme des Bretons**

Rien ne me destine pourtant spécialement à la vie politique quand je suis enfant si ce n'est, peut-être, la présence de forts tempéraments dans mon entourage, qui me donnent très tôt du caractère. Notamment celui de ma grand-mère maternelle, Anne-Marie Madec Thomin, fille de mon arrière-grand-père. Un sacré bon-homme. Et un sacré Breton.

Au début du siècle, il possède un prospère domaine agricole de plus de cinquante hectares à Kernévez, petite commune rattachée à Berrien, à dix kilomètres de Huelgoat, en plein cœur de la Bretagne. C'est l'un des propriétaires les plus importants de la région, qui est aussi, disons-le franchement, un coureur de femmes invétéré et un grand buveur devant l'Éternel. La légende raconte, ou plus exactement ma mère et ma grand-mère qui ne sont hélas plus là pour le confirmer, qu'il a fait dix-huit enfants à mon arrière-grand-mère, sans cesser de mener sa vie de Breton endurci. Mais ce n'est peut-être qu'un conte récité au coin du feu pour faire parler...

Je suis issu d'une famille de taiseux et je ne sais au fond pas grand-chose de la vie de mes ancêtres. Juste que j'ai hérité de ce riche arrière-grand-père

maternel, à travers le legs d'une de ses brus qui était la marraine de ma mère. Huit hectares de landes et de terres cultivables, divisés en cinquante parcelles, réparties sur une dizaine de kilomètres, sans qu'aucune ne soit proche l'une de l'autre, comme l'agriculture bretonne en a le secret. Juste ce que ma mère et ma grand-mère m'ont confié, du bout des lèvres, lorsque j'étais enfant.

Jeune marié, mon arrière-grand-père délaisse mon arrière-grand-mère tout juste enceinte de leur premier bébé pour partir sur les routes de Morlaix. Il joue au casino, boit toute la journée, rencontre des filles, dilapide en moins d'une semaine son argent, son cheval et sa charrette, avant de marcher de ferme en ferme pour gagner de quoi vivre en réparant les horloges. Puis au bout de neuf mois, retour au bercail. Il découvre le bébé qui vient de naître, engrosse à nouveau sa femme, avant de repartir sur les chemins.

Au total, cinq filles seraient nées, et treize garçons dont un seul, mon grand-oncle Louis, serait revenu de la guerre. Si je m'interroge sur la véracité de cette histoire, c'est parce que je suis souvent allé promener ma curiosité sur les monuments aux morts de Huelgoat et Berrien, et que je n'y ai lu aucun prénom des dix-sept fils ou gendres présumés de mon arrière-grand-père. Mais peut-être aurais-je dû visiter d'autres communes du Finistère. Quoi qu'il en soit, je suis donc incapable de dire si ma grand-mère maternelle n'a eu que son frère Louis ou bien au contraire treize frères et cinq sœurs mariées à cinq beaux-frères. Au final, si la légende dit vrai, ce serait quand même dix-sept hommes de la famille qui auraient été décimés au front. Une telle hécatombe aurait eu de quoi marquer la personnalité de ma grand-mère.

Née en 1889, celle-ci grandit dans cette famille un peu décousue avant de se marier avec mon grand-père Henri en 1912 et d'accoucher de ma mère deux ans plus tard. Malheureusement, c'est le début de la guerre et mon grand-père est presque aussitôt mobilisé dans le 48<sup>e</sup> régiment d'infanterie, dans la région des Épargés, près de Sainte-Menehould. Il ne revoit ma mère qu'une seule fois, lors d'une permission en 1915, avant de décéder un an plus tard des suites d'une blessure à l'abdomen provoquée par un éclat d'obus. Ma mère a deux ans. Elle devient pupille de la Nation et ma grand-mère, veuve de guerre, est obligée de se débrouiller seule pour subvenir à leurs besoins.

Nous sommes en 1916 et les temps sont durs. Si ma grand-mère n'a pas de diplômes, par chance elle a du caractère. En un tour de main, elle réussit à se faire engager à la manufacture de tabac de Morlaix pour rouler les cigares. Elle quitte Berrien et la Bretagne profonde où elle a vécu jusque-là pour venir s'installer avec ma mère à Morlaix, à une dizaine de kilomètres. Sauf que son salaire n'est pas assez élevé. «Des clopinettes», tempête-t-elle, qui l'incitent un beau matin à attaquer l'État en justice pour faire réévaluer sa pension de veuve. Avec plein d'arguments et plus ou moins de bonne foi. Elle perd son procès, mais cela ne l'empêche pas de continuer les procédures.

Je crois qu'elle aime cela, batailler, montrer de quel bois elle se chauffe. Pas question que quiconque lui marche sur les pieds. Même si, à force, elle finit quand même par agacer ses employeurs, qui la remercient quelques années plus tard, en 1928. Elle a trente-neuf ans et n'est pas prête à se laisser faire. Elle traîne alors l'entreprise devant les tribunaux. Justicière dans l'âme, elle n'est plus à un combat près. Mais cette fois, bonne

fortune, hasard ou dossier mieux préparé, elle gagne. Une retraite anticipée, cependant pas suffisante pour la faire vivre avec sa fille à Morlaix. Elle est obligée de retourner habiter dans la propriété familiale de Kernévez. Ma mère a quatorze ans.

Si, pendant ses premières années, celle-ci garde les vaches des fermiers de la région et parle exclusivement breton, elle commence à s'ouvrir aux autres lorsqu'elle entre à l'école primaire. Le dialecte régional est interdit en classe et tout élève qui l'utilise est puni. Elle apprend donc à s'exprimer en français et à s'affirmer au sein d'une communauté. Elle noue des amitiés, mais l'école n'est pas tendre et elle s'endurcit au fil des années. Jusqu'à ce que ma grand-mère, qui n'a pas beaucoup de moyens, la confie aux Sœurs de Morlaix. C'est là, dans une école catholique, que ma mère finit sa scolarité et passe son diplôme d'infirmière, dans les années 1930. Une belle carrière s'ouvre à elle à l'hôpital communal.

Pendant quelques mois, elle soigne, elle pique, elle panse, elle réconforte les patients qui ne cessent d'affluer. Elle travaille dans plusieurs services, et surtout dans celui des tuberculeux. Pas de chance. C'est sans doute à leur contact qu'elle contracte la maladie peu après son arrivée. Direction le sanatorium, où elle reste deux ans. À sa sortie, elle ne réussit pas à reprendre son poste d'infirmière et se dégotte un poste d'assistante sociale à la Stac, une filiale du groupe Rhône-Poulenc à Paimbœuf, près de Nantes, poste qui marque le tournant de sa vie – et de la mienne – puisqu'elle y rencontre mon père.

Jeune ingénieur civil des Mines, fraîchement sorti de l'école, il vient d'être embauché pour fabriquer des adjuvants au plomb à rajouter dans l'essence. Nous

sommes en 1938 et en deux ans à peine, il est déjà sous-directeur de la société. Ils s'aiment très vite, consomment leur nuit de noces avant l'heure et se marient en 1940. Juste avant le départ de mon père pour le front italien, ce qui a de quoi effrayer ma grand-mère maternelle, qui a perdu son mari pendant la précédente guerre dans les mêmes conditions. Mais ma mère est amoureuse, enceinte et ma grand-mère ne peut rien y changer. Mère et fille décident alors de retourner s'installer à Huelgoat, près de Kernévez, en attendant le retour de mon père et la fin des conflits. C'est là, dans l'appartement qu'elles louent au premier étage d'un petit pavillon avec jardin rue du Docteur-Jacq, que, quelques semaines plus tard, je vois le jour. Et que ma grand-mère joue à mon père, qu'elle n'a jamais apprécié, le premier d'une longue série de mauvais tours.

Au matin du 5 mars 1940, je viens de naître – quatre kilos et demi sur la balance! – et elle est chargée d'aller me déclarer à la mairie comme convenu avec mon père, mobilisé en tant que lieutenant dans les transmissions. Je dois m'appeler Louis en hommage à son propre père, décédé des suites de la première guerre en 1933. Mais c'est sans tenir compte du caractère bien trempé de ma grand-mère maternelle. Arrivée devant l'officier de l'état civil, elle choisit de me prénommer Henri, du nom de son époux à elle. Mon père ne le lui pardonnera pas, mais elle s'en fiche pas mal. Depuis la mort de son mari, elle ne laisse à personne le droit de lui dicter sa conduite. Et m'enseigne très tôt à faire comme elle.

Quelle femme extraordinaire! Je la revois, tout échevelée, poursuivant mon père de pièce en pièce dans la maison avec un chaudron d'eau brûlante, après une quelconque dispute. Je suis convaincu que quelque

part, sans le vouloir forcément, c'est elle qui m'a transmis la force de m'opposer à lui. D'une manière générale, c'est elle qui m'enseigne la contestation. Ne jamais baisser les bras. Ne jamais subir sans se battre. Analyser calmement les situations et être plus malin que les autres. Toutes les occasions sont bonnes.

Je me souviens d'un pauvre homme qui la bouscule par inadvertance dans un magasin de Versailles et se retrouve épinglé devant le juge. Ou encore des contrôleurs de la ligne Paris-Brest qui se retrouvent nez à nez avec son parapluie lorsqu'ils veulent contrôler le titre de transport qu'elle n'a pas pris la peine de réactualiser, ayant fait escale plus longtemps que prévu chez mes parents lors de sa visite annuelle sur la tombe de son mari. De mauvaises habitudes qui lui valent quelques procès perdus et des passages malheureux devant le tribunal. Mais ma grand-mère n'en a cure! Elle s'en moque. Ou plutôt s'en réjouit. De toute façon, depuis toujours, elle ne suit que ses idées. Comme lorsqu'à soixante ans elle s'offre un stage aux Sables-d'Olonne organisé par le professeur japonais Osawa pour apprendre la diététique à partir du *yin* et du *yang* et se met à en respecter si scrupuleusement les principes qu'elle les applique à toute la famille, chat compris. Je suis souvent décontenancé à l'époque par ses prises de positions et ses attitudes, mais j'adore être avec elle.

Lorsque je suis enfant, je passe toutes mes vacances scolaires à Huelgoat. C'est là, dans notre Bretagne natale, que mes parents m'envoient lorsqu'ils travaillent et ne peuvent pas s'occuper de moi. C'est dans cette campagne verdoyante et touristique, aux toponymes évocateurs, comme Le Ménage de la Vierge, la rivière d'Argent, l'allée aux Violettes ou la mare aux Sangliers que je me repose. Aux beaux jours, ma grand-mère me

dépose dans l'une des fermes familiales qui serpentent autour de sa maison. Chez la marraine de ma mère, à Kernévez, dans une petite propriété de huit hectares héritée elle aussi de mon arrière-grand-père maternel, qu'elle exploite toute seule, je passe mon temps à garder les vaches et à détourner le petit ruisseau qui coule dans les prés pour l'assécher et ramasser les truites. Chez François, un lointain cousin à la mode bretonne, dans une ferme de trente hectares située à Goasalec, sur la route du lac, je surveille les chevaux que je rentre tous les soirs à l'écurie, perché sur le dos de l'un d'entre eux, passant immanquablement par la fontaine pour les abreuver et tombant une fois sur cinq dans l'eau en basculant par-dessus l'encolure. Le soir, je dîne avec ma grand-mère, chez elle. À la bougie, car il n'y a pas d'électricité. Pas d'eau, non plus, qu'on va chercher au puits. Quel plaisir, malgré tout, de m'asseoir avec elle à la grande table en bois, avec au centre la grosse motte de beurre et, sur le bord, une miche de pain blanc de plusieurs kilos! Après le repas, je vais traire les vaches à l'étable, avec pour seule lumière une flamme vacillante, puis je veille près de la grande cheminée où brûle un feu de bois. J'adore cette odeur. Encore aujourd'hui, c'est ma madeleine de Proust.

Je crois que ma grand-mère m'a enseigné l'intégrité, la pugnacité et la volonté de tracer ma route en dehors des clous. Au sens propre comme au figuré. Ce qu'elle fait, elle d'ailleurs, jusqu'au bout. Renversée à quatre-vingt-deux ans par une voiture alors qu'elle traverse une rue de Brest n'importe comment, elle est rapatriée avec une double fracture des deux jambes à Chalon-sur-Saône où nous vivions avec mes parents à ce moment-là. Avant de s'en faire très vite renvoyer. Il faut dire que même blessée, même diminuée physiquement, elle

ne perd rien de sa verve et fait tourner en bourrique tout le corps médical. Elle passe alors de clinique en hôpital, ingérable, jusqu'à ce qu'elle atterrisse au centre de Beaune, où elle entame une grève de la faim pour protester contre le refus de la cantine de lui servir des menus *yin-yang*. Un dernier baroud d'honneur qui lui coûte la vie. Mais qui me fait penser que je finirai comme elle. Au combat!